



S E R M O N

POUR LE JOUR

DE LA TOUSSAINTS,

*Prononcé devant le Roi, dans la Chapelle
de Versailles, en 1682.*

Beati qui esuriunt & sitiunt justitiam.

*Bienheureux sont ceux qui ont faim, & qui ont
soif de la justice; c'est-à-dire, qui désirent ardem-
ment de devenir Saints. En S. Matth. ch. 5.*

SIRE,

Si je n'avois qu'à établir ici les avantages d'un bonheur humain, & l'éclat d'une gloire mondaine, je n'irois pas loin chercher ces idées pompeuses de grandeur & de félicité, & j'en trouverois bientôt la riche matière dans votre Majesté même. Je ferois avec joie le portrait d'un Roi, que la justice règle, que la sagesse conduit, que la fortune accompagne, que la valeur anime, que la victoire couronne, que la terre admire, que le Ciel protège. Je le décrirois tel qu'il est, je veux dire, si puissant, que l'Europe entière, jalouse & liguée, ne peut soutenir ni ses forces, ni son courage: si modéré, qu'il offre volontiers la paix quand il est maître de la guerre: si sage, qu'il reçoit sans émotion la prospérité comme s'il s'y étoit attendu, l'adversité, comme s'il y étoit accoutumé: si bienfaisant, que dans la distribution de ses grâces, on doute souvent lequel des deux on

doit le plus estimer, de ce qu'il dit, ou de ce qu'il donne; du bienfait, ou de l'honnêteté qui l'accompagne: si heureux, qu'il semble ordinairement que les saisons & les élémens se régient sur le cours de ses entreprises:

A ces traits, SIRE, chacun reconnoîtroit Votre Majesté. Je mettrois à vos pieds la Couronne, comme la moindre marque de votre gloire. Je peindrois en éloignement des Provinces conquises, même dans les plus rudes hivers: des fleuves forcés de s'entr'ouvrir malgré la rapidité de leurs eaux: une mer où l'on verroit les débris encore fumans de deux flottes confédérées errer au gré des flots & des vents, & porter la terreur de vos armes sur toutes les côtes de la Sicile effrayée. Je marquerois vos campagnes par la prise de plusieurs villes, & celles de vos ennemis par quelques mouvemens d'armée, & par la levée de quelque siège. Je représenterois leurs Chefs, tristes, confus, fuyant devant Mastricht, aux approches de votre armée, & reconnoissant, mais trop tard, que le Ciel ne favorise pas également tous les Princes, que les actions ordinaires des uns sont des témérités pour d'autres; qu'ils pouvoient difficilement avancer en deux mois ce que vous achevez en treize jours, & que venant de forcer Condé & Bouchain à leur vue, vous leur aviez appris à la vérité l'art d'attaquer les places, mais vous vous étiez réservé celui de les prendre. Je tracerois du côté du Rhin quelques traits plus sombres & plus obscurs, qui ne défigureroient pas pourtant mon tableau, & je me souviendrois de ce Roi de Macédoine, qui après une longue suite d'heureux succès, demandoit à ses Dieux quelque petite disgrâce qui le fit souvenir qu'il étoit homme, & qui lui donnât lieu d'exercer cette partie de son courage, qu'il n'avoit pas encore bien éprouvée.

Mais, SIRE, je m'élève aujourd'hui au-dessus de toutes les félicités humaines, j'oublie pour un temps la gloire que vous vous êtes acquise. Je ne pense qu'à celle que vous devez acquérir, non sur la terre, mais dans le Ciel: non par des ennemis vaincus, mais par des passions domptées; non par vos propres forces, ou par les suffrages des hommes, mais par la grâce de Jésus-Christ & par la libéralité de Dieu même.

C'est dans ce dessein, MESSEURS, que l'Eglise tire aujourd'hui tous les voiles du Paradis, & nous fait voir tous

les

les Saints ensemble avec toute la pompe & la magnificence de Dieu qui les environne. Elle se réjouit de voir que ses enfans , qu'elle a portés dans son sein vierge , qu'elle a arrosés des eaux sacrées du baptême , qu'elle a consacrés de ses plus saintes onctions , qu'elle a nourris du sang & de la substance de Jesus-Christ , & qu'elle a tendrement élevés à l'ombre de sa Croix , jouissent en paix de l'héritage éternel qui leur avoit été préparé dès le commencement du monde. Elle se réjouit de voir qu'on loue le Seigneur en ses Saints , que leur mémoire soit encore vivante après le cours de tant d'années ; que dans des siècles corrompus , on rende encore justice au mérite des gens de bien qui nous ont précédés , & qu'en un temps où l'on trouve si peu de Saints , on révère encore la sainteté. Mais son grand intérêt n'est pas en ces bienheureux morts. Ils sont dans un parfait repos , & n'y feront jamais troublés. Ses soins & ses inquiétudes sont pour les vivans ; qui ont encore à fournir une pénible carrière , & qui se trouvent exposés à mille dangers. Je suivrai l'intention de cette Mère commune des fidèles , je ranimerai , si je puis , votre foi & vos espérances ; je vous montrerai le chemin du Ciel où vous aspirez : & si l'esprit de Dieu donne de la force & de l'efficacité à sa parole que je vous annonce , vous serez convaincus , que pour être saints , il ne faut que le vouloir & le désirer ; mais le vouloir & le désirer comme il faut. Adressons-nous à cet Esprit qui fait les Saints , par l'intercession de celle que l'Ange reconnut pour la plus sainte , & la plus heureuse des femmes , quand il lui dit : *Ave Maria* , &c.

SIRE ,

On diroit d'abord qu'il y a de la contradiction dans les paroles de mon Texte. Bienheureux sont ceux qui désirent la justice ; car si la béatitude , selon saint Ambroise , est la possession paisible de tous les biens qui sont désirables , comment peut-on désirer si l'on est heureux ? & comment peut-on être heureux si l'on désire ? Mais il faut distinguer deux sortes de félicités ; l'une consiste dans une plénitude de charité , & dans une union parfaite & consommée avec Dieu ; l'autre consiste dans une plénitude de désir de s'avancer dans la perfection & dans la justice ; l'une voit & possède le souverain bien , l'autre le croit & l'espère. L'une

est une récompense qui fait les bienheureux dans le Ciel ; l'autre est une grâce qui fait les saints sur la terre. L'une est occupée à jouir de Dieu , & c'est la vie éternelle ; l'autre est occupée à le chercher , & c'est la vie spirituelle de l'homme. Vie déjà bienheureuse , parce que Dieu étant un être infini , peut remplir lui seul toute l'étendue , & toute la capacité de notre cœur , que tous les biens créés ne peuvent jamais satisfaire ; & que de plus étant un être très-simple de sa nature , il suffit de le désirer , de l'aimer , de le reconnoître pour le posséder. Ainsi , MESSIEURS , si vous me demandez ce qu'il faut faire pour se sauver , pour être bienheureux ? je vous répondrai sans détour , qu'il faut le désirer & le vouloir. Mais parce que chacun se flatte sur des volontés superficielles , & des désirs imaginaires de son salut , je prétends vous montrer que cette volonté doit avoir trois conditions : elle doit être forte , pour surmonter les difficultés , & les obstacles qu'elle rencontre ; elle doit être pleine & entière , pour répondre à la dignité du bonheur qu'elle attend : elle doit être effective & agissante , pour mériter les récompenses qui lui sont destinées. Ce sont les trois réflexions qui composeront tout ce discours , & qui feront le sujet de vos attentions.

I.
POINT.

On se forme ordinairement deux fausses idées de la perfection & du salut. Les uns le regardent comme facile ; les autres le regardent comme impossible. Les premiers le réduisent à quelques pratiques de dévotion extérieure. Une messe où l'on assiste par bienfaisance , & quelquefois même par nécessité. Un Sermon qu'on entend souvent avec dégoût , & dont on craint toujours la longueur : une prière qu'on récite par coutume , & sans aucune réflexion : une aumône qu'on donne par hasard , & peut-être par vanité : une communion qu'on fait négligemment , à l'occasion d'une bonne fête : un peu de réforme dans les habits , qui ne passe pas jusqu'au cœur : quelques tendresses de dévotion , qui viennent plutôt d'un tempérament affectueux , que du fond d'une piété solide. Sans s'incommoder autrement , & sans se contraindre dans le cours de leurs passions , ils croient qu'ils ont accompli la loi , que toutes les portes du Ciel leur sont ouvertes , & que Dieu trop content de leurs bonnes œuvres , n'attend plus que le moment qu'il a destiné pour les couronner. Cependant Jesus-Christ nous ap-

prend qu'il ne fuffit pas d'entendre la parole de Dieu , fi l'on ne la pratique ; que tous ceux qui difent , Seigneur , Seigneur , n'entreront pas dans fon royaume : qu'il y a des aumônes infructueufes , qui n'auront que quelques louanges ici bas pour récompense : qu'il faut interrompre & quitter même le facrifice , pour fe reconcilier avec fon frère ; & qu'enfin , pour être difciple de Jefus-Chrift , il faut renoncer à foi-même , & emporter le royaume des cieux avec violence.

Les autres au contraire fe rebutent de tout ; de rien fe font des difficultés infurmontables. La vertu leur paroît affreufe. Ils font effrayés de Jefus-Chrift , comme ces Difciples dont il eft parlé dans l'Evangile , & le prennent pour un fantôme. Ils regardent les vrais Chrétiens comme des hommes d'un naturel auftere & infenfible , durs à eux-mêmes , durs à autrui , & dont la vie eft admirable , fi vous voulez , mais nullement imitable. S'ils pensent quelquefois à leur falut ; ils en trouvent les conditions toujours impoffibles. Comment être humble dans l'élévation , & dans la grandeur ? Comment s'empêcher dans le monde de fonger uniquement à fon plaifir , à fon intérêt , à fa gloire ? Comment pardonner quand on eft bleffé dans la partie la plus fenfible de fon honneur ? Est-on maître de fon cœur pour aimer un ennemi ? Dispose-t-on de foi , a-t-on la grâce pour faire tout le bien qu'on veut ? Ainfi rejetant fur la dureté des commandemens ce qui vient de la feule obftination de leur volonté , ils prennent leur paresse pour impuiffance , & croient , ou qu'ils ne peuvent faire ce que Dieu commande , ou que Dieu ne commande pas ce qu'ils s'imaginent ne pouvoir faire. Cependant il n'y a nulle répugnance invincible qui les empêche de travailler à leur falut , nulle néceffité qui les emporte , nulle influence étrangère qui les corrompt malgré eux ; & cette impoffibilité prétendue , n'eft qu'une marque de leur endurciffement , & un prétexte qu'ils donnent à leur lâcheté.

Je condamne d'abord ces deux extrémités également vicieufes. Je ne dis pas qu'il foit aifé de devenir Saints. A Dieu ne plaife que j'élargiffe la voie étroite que Jefus-Chrift nous a marquée dans fon Evangile , & qu'affoibliffant fa vérité , je fois prévaricateur de mon miniftère. Je ne dis pas non plus qu'il foit impoffible. Malheur à moi fi je venois

appesantir le joug du Seigneur , & donner à mon gré des bornes à sa miséricorde & à sa puissance. Mais je dis qu'il est difficile , & que par conséquent il faut un désir ardent , & une volonté ferme pour vaincre tous les obstacles que chacun trouve dans le dessein de son salut.

La première difficulté vient de la corruption de notre nature. Deux choses rendoient la vertu facile à l'homme avant le péché ; la justice & la vérité. La vérité éclairoit son esprit ; la justice régloit ses actions. La vérité lui donnoit une claire connoissance de tous ses devoirs ; la justice lui donnoit une heureuse inclination de les accomplir. Ainsi l'erreur n'obscurcissant pas sa raison , la convoitise ne répugnant pas à sa volonté , il se trouvoit affermi dans la connoissance & dans l'amour du vrai bien , il ne pouvoit que pratiquer avec plaisir ce qu'il connoissoit avec certitude ; & c'est sur ce modèle que saint Paul dit , que l'homme nouveau a été créé selon

Ephes. 4. Dieu dans la justice & dans la sainteté de la vérité : *Qui secundum Deum creatus est in justitia & sanctitate veritatis.* Mais dans l'état du péché nous naissons aveugles , nous naissons injustes , l'ignorance nous cache les véritables biens , nos désirs nous portent à de véritables maux , selon les paroles du

Ibid. même Apôtre : *Veterem hominem qui corrumpitur secundum desideria erroris.* Ainsi notre esprit étant obscurci par nos passions , le mouvement par lequel notre volonté se porte à Dieu , est un mouvement violent , parce qu'il est contraire à nos inclinations corrompues , & que si Dieu ne nous soutient par une grâce extraordinaire , nous retombons vers nous-mêmes par un autre mouvement , qui est comme naturel à notre foiblesse.

De-là vient qu'il n'y a point de vertu qui ne renferme en soi quelque difficulté , & que les Pères & les Théologiens n'ont osé donner le nom de vertus aux perfections de Dieu , parce que sa volonté n'étant qu'une même chose avec sa justice & sa puissance , il ne s'efforce , ni ne se contraint dans le bien qu'il fait. Mais il y a en nous une contradiction intérieure , & un fonds de corruption qui produit sans cesse des mouvemens déréglés qui s'opposent au bien que nous voudrions faire. Ce qui faisoit dire au Roi Prophète : *Domine , vim*

Psal. 38. *pator , responde pro me.* Seigneur je souffre violence , répondez pour moi ; comme s'il disoit , ajoute saint Bernard : Seigneur , je voudrais contempler votre vérité , mais un nuage

importun qui s'élève entre le Ciel & moi , me la couvre. Je voudrois courir dans la voiede vos commandemens ; mais je ne fai quelle chaîne invifible m'arrête. Mon ame s'échappe quelquefois , & prend l'effor pour aller à vous ; mais une infinité d'objets étrangers , comme autant de pièges tendus pour la perdre , ou l'attirent , ou la retiennent. A qui puis-je m'adresser , & qui peut répondre pour moi , que vous , mon Dieu , qui m'avez impofé cette difficulté comme une peine du péché , & qui pouvez me l'ôter par un effet de votre miféricorde & de votre grâce.

Cette difficulté que la nature produit , eft fortifiée par l'ufage. A peine fommes-nous dans le monde , qu'il femble que tout confpire à pervertir notre jugement. On diroit que tous les hommes nous y attendoient pour furprendre notre raifon. La première chofe que nous y entendons , ce font des éloges du luxe & de la vanité. La première dont nous nous apercevons , c'eft de l'eftime qu'on fait généralement de la grandeur , des plaifirs , des richesses , & du mépris qu'on a pour l'humilité , la pauvreté , & la patience chrétienne. Ainfi environnés de tant de faux principes , & entraînés par cette foule de faux jugemens qu'on nous communique avant que nous puiffions juger par nous-mêmes , nous prenons l'ufage pour la raifon , la coutume pour la vérité. Nous comptons les chofes pour ce que le monde les eftime , & non pas pour ce qu'elles valent devant Dieu ; & ne jugeant que par les impressions que nous avons reçues , nous croyons qu'il faut eftimer ce que tant de gens eftiment , & méprifer ce que tant de gens méprifent , & nous fondons notre bonheur , ou notre malheur éternel fur la foi d'une erreur publique.

Saint Auguftin tire deux conféquences de ce principe. La première , que la concupifcence & la coutume forment en nous une volonté charnelle , qui nous rend prompts à défirer , hardis à entreprendre , fermes à exécuter les oeuvres du monde & du péché. La feconde , qu'il faut lui oppofer une autre volonté faine & fpirituelle , qui lui réfifte , qui l'affoiblifse , & s'il fe peut , qui la détruiſe. Vous commencez à rentrer en vous-mêmes , & vous voulez , dites-vous , mener une vie plus chrétienne , & plus exemplaire. Combattez donc cette volonté de plaire au monde , qui vous tient dans une ridicule circonſpection , & qui vous fait

craindre de passer pour inégal , ou pour hypocrite. Vous désirez d'assister les pauvres par vos aumônes ; ruinez donc cet autre désir de paroître puissant & magnifique , de soutenir une qualité imaginaire , de dépenser en habits , en meubles , en bâtimens , en équipages , & en autres superfluités. Vous avez dessein de renoncer à la médifance , détruisez donc en vous cette inclination qui vous porte à favoir tout le mal qu'on fait , & à croire tout celui qu'on dit. Cessez de vous attirer de malignes confidences , de recueillir tous les mauvais bruits , & de remplir votre esprit d'un redoutable recueil d'histoires scandaleuses ; autrement vous répandrez le poison que vous aurez amassé , & vous débiterez infailliblement les médifances dont votre imagination sera chargée. Enfin vous croyez vouloir vous sauver. Cette volonté prévaut-elle à la volonté de vous divertir , à la volonté de vous élever , à la volonté de paroître plus que vous n'êtes , à la volonté de vous venger , à la volonté de vous enrichir ? Sinon , cette proposition , je veux me sauver , est une réflexion de l'esprit , & non pas un mouvement de la volonté. C'est un témoignage qu'on rend qu'il y a une béatitude éternelle , & non pas une assurance qu'on donne de faire ce qu'il faut pour y arriver. C'est une façon de parler , dont on ne peut tirer aucune conséquence. Car comme il y a de vaines protestations d'amitié qu'on se fait mutuellement dans le monde , lors même qu'on est dans la plus grande indifférence , & qui ne sont qu'un commerce de paroles & d'honnêteté extérieure qu'une civilité humaine a établi ; il y a de même certaines bienséances qui se sont introduites dans la religion , ce sont des manières de parler qui ne signifient presque plus rien ; ce n'est pas l'esprit de la foi , ç'en est seulement une teinture , c'est un air de religion que l'honnêteté veut qu'on se donne , quand on n'a pas tout-à-fait renoncé à Jesus-Christ ni à sa parole. Mais si l'on n'a une résolution forte & efficace , on a beau dire qu'on veut se sauver , on ne se sauvera jamais ; que dis-je ? on ne le voudra même jamais ?

Ce qui rend cette résolution difficile , c'est notre peu de foi, MESSIEURS. Si elle étoit vive & animée , elle nous feroit voir que pour être heureux , il ne suffit pas de posséder ce qu'on désire , mais qu'il ne faut rien désirer de mal , & qu'il ne faut même désirer que le souverain bien ; qu'aussi il

n'y a presque point de véritable félicité parmi les hommes, parce qu'il leur arrive ordinairement, ou de désirer ce qu'ils ne peuvent avoir, ce qui est un tourment; ou d'avoir ce qu'ils ne devoient pas désirer, ce qui est une erreur; ou de n'aimer pas ce qu'il faudroit aimer & souhaiter uniquement, ce qui est le plus grand de tous les malheurs. Cette foi nous apprendroit que les satisfactions qu'on cherche dans les créatures, peuvent occuper notre cœur, mais qu'elles ne le peuvent remplir; que leur courte durée n'est propre qu'à inquiéter l'esprit de l'homme, qui par sa disposition naturelle désire jouir éternellement de ce qu'il aime, & n'est fait que pour un objet permanent. Cette foi nous feroit voir que notre volonté par son état propre & naturel, & par les impressions qu'elle a reçues de son Créateur, tend toujours à ce qui est plus élevé que nous ne sommes, & cherche sa perfection dans son objet: que son ardeur & son activité ne sera pas satisfaite, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à la possession de ce bien, qui surpasse tous les autres; & qu'enfin il n'y a que Dieu en qui ce soit une même chose d'être, & d'être souverainement heureux, & qui suffisant à son propre bonheur, puisse faire celui de ses créatures.

C'est le défaut de cette foi, qui nous ôte le discernement & le goût de notre véritable bonheur, qui nous fait paroître solide ce qui est frivole, & frivole ce qui est solide; qui fait que le temps qui nous échappe, nous touche, & que l'éternité qui dure toujours, ne nous touche point. Quelques rayons de la vérité, nous laissent quelquefois entrevoir qu'il y a une fin hors de nous, à laquelle il faut rapporter tout ce que nous faisons, & tout ce que nous sommes; & qu'il y a un souverain bien qui doit être le terme de notre repos; mais ce bien nous paroît dans un si grand éloignement, & les idées que nous en avons sont si sombres & si peu sensibles, que les moindres félicités présentes sont plus d'impression sur nous, que cette félicité souveraine. En quoi il nous arrive comme à l'aiguille de la bouffolle, elle se meut vers le Nord, où l'on diroit qu'elle est appelée. Elle tourne avec des tremblemens redoublés, & une agitation fréquente, cherchant le lieu de son repos: mais si elle trouve quelques morceaux de fer ou d'aimant, quelque grossiers & mal polis qu'ils puissent être, elle s'y attache, elle s'y repose, & ne se souvient plus du Nord. Telle est la foiblesse & la légèreté de nos désirs. Nous

cessons de chercher Dieu , ce bien infini , pour de petits biens qui se font sentir , & notre imagination diminuant de la grandeur de l'un , & attribuant une fausse grandeur aux autres , il arrive que ce cœur que Dieu même ne pouvoit remplir , se remplit d'un objet vain & périssable.

De-là vient que la volonté étant captive sous le joug des passions , ne peut avoir que des désirs impuissans & foibles pour son salut. On veut , & l'on ne veut pas ; on fait à peu près où il faudroit s'arrêter , & l'on s'arrête à tout ce qu'on trouve. Le monde emporte , les affaires occupent , les plaisirs divertissent , le tempérament n'est point tourné au bien. On n'a jamais recours à Dieu ; on ne se fait jamais violence à soi-même ; & cette négligence produit trois effets funestes. Le premier , que Dieu voyant que vous ne voulez pas comme il faut , ne vous assiste pas comme il vous seroit nécessaire. Le second , que n'ayant ni cette volonté véritable , ni ces secours puissans , la moindre tentation nous emporte. Le troisième , qu'à faute de cette volonté forte , & bien formée , on ne quitte point son péché , parce qu'on ne veut pas le bien avec assez de résolution pour l'exécuter : *Quia non ita vis ut impleas* , dit saint Augustin.

Car , MESSIEURS , examinons ce désir que la plupart des hommes disent qu'ils ont de faire leur salut : nous trouverons qu'ils le désirent en général , & qu'ils n'y travaillent jamais en détail. C'est un projet vague de se corriger , de réformer ses mœurs , de devenir Saints , qui demeure toujours dans l'esprit , & ne descend jamais à l'action. Projet d'autant plus dangereux , qu'il semble être formé contre nos passions , & qu'il s'y trouve une image agréable de la vertu que chacun approuve , que chacun loue , que chacun admire en soi-même. Ce sont de ces désirs meurtriers dont *Prov. c.* parle l'Ecriture : *Desideria occidunt pigrum ; noluerunt enim quidquam manus ejus operari*. Le monde est rempli de ces gens bien intentionnés qui n'effectuent jamais leurs bonnes intentions ; qui ont l'esprit toujours plein de la vérité , & les mains vides de bonnes œuvres ; qui condamnent toutes les passions en gros , & n'en punissent jamais aucune en particulier ; qui menacent tous les vices , & n'en attaquent jamais un seul , semblables à ces soldats représentés dans des pièces de tapisserie qui ont toujours le fer haut & le bras levé pour frapper , & ne donnent jamais aucun coup. *Ha*

disent incessamment , je veux , je veux , la moindre difficulté se présente-t-elle ? ils oublient qu'ils aient voulu. Braves en paroles , lâches dans l'occasion. Humbles quand personne ne les méprise , patiens quand ils n'ont rien à souffrir , chastes quand ils ne sont point tentés , justes quand il ne s'agit pas de leurs intérêts , charitables quand il ne leur en coûte rien. Mais faut-il vaincre un mouvement de colère qui les transporte : faut-il relâcher un peu de ses droits , de peur de blesser la charité : faut-il retrancher un peu de ce luxe , qui ruine leur famille : faut-il adoucir cette aigreur , qu'ils nourrissent contre le prochain : faut-il préférer l'amour de la justice à leur intérêt , ou à celui d'un homme qu'ils aiment ; ils n'ont plus ni humilité , ni équité , ni charité , ni patience. Le désir de leur salut s'évanouit comme un nuage , & passe comme le vent , dit l'Écriture : *Quasi ventus desiderium meum , & velut nubes pertransiit salus mea.* Job. 6. 30.

Voilà , MESSIEURS , l'illusion la plus commune & la plus dangereuse : voilà la disposition de presque tous les hommes. Ils aspirent au Ciel , & n'en cherchent pas les voies. Ils se repaissent d'une fausse idée de vertu , sans jamais devenir vertueux , & s'estimant beaucoup parce qu'ils ont ce désir foible & imparfait , ils vivent & meurent en cet état , sans avoir fait autre chose pour leur salut , que d'avoir désiré en général de se sauver. Cependant il faut combattre ses inclinations vicieuses ; il faut assujettir les sens à la raison ; il faut déraciner le péché , ce qui ne se peut sans une application particulière , continuelle & infatigable , sans une attention profonde , qui descende jusqu'à la source de la corruption , sans une violence qui arrache du fond du cœur des affections qui y ont jeté de profondes racines. En un mot , il faut une volonté forte pour surmonter les difficultés , mais encore une volonté pleine & entière pour répondre à la dignité du bien qu'elle espère ; c'est ma seconde partie.

Le Saint-Esprit , dans le Livre de la Sagesse , voulant tracer le plan de la perfection spirituelle de l'homme , pose pour fondement , que le commencement de la sagesse , est le désir véritable de l'acquiescer : *Initium illius verissima est disciplina concupiscentia* ; & que ce désir , quand il est plein & entier , le conduit comme par degré à la possession du Royaume éternel , & à la ressemblance de Dieu même : car , ajoute-t-il , on ne peut désirer Dieu , qu'on ne le cherche ; on ne peut

II. PARTIE: Sap. 6.

le chercher, qu'on ne le connoisse; on ne peut le connoître; qu'on ne l'aime; on ne peut l'aimer, qu'on ne suive ses commandemens; on ne peut suivre ses commandemens, qu'on ne se purifie, & qu'on n'approche de la sainteté de Dieu: *Cura ergo disciplina dilectio, dilectio custodia legum, custodia legum consummatio incorruptionis, &c.* C'est-là l'heureux enchaînement des voies du salut, & le chemin par où l'on arrive au comble du bonheur & de la vertu. La raison de cette vérité, c'est qu'en matière d'œuvres morales, l'amour & le désir de la fin, est la première cause qui meut, & qui pousse toutes les autres, & qui applique toutes les puissances de l'ame à son objet. D'où je conclus deux choses: la première, que plus l'affection est grande, plus exacte est la vigilance, plus proche est la perfection: la seconde, que plus l'objet où l'on aspire est noble & important, plus il faut avoir d'ardeur & d'application à le désirer.

Or, MESSIEURS, quand je vous propose votre salut éternel, élevez votre esprit au-dessus de cette gloire périssable du monde, qui finit avec la vie, de ces honneurs passagers, dont l'éclat vous séduit & vous trompe, de ces vains plaisirs, dont la douceur est empoisonnée, de ces richesses fragiles, que vous quittez, ou qui vous quittent. Le salut, c'est la béatitude: la béatitude, c'est la vérité contemplée sans voile & sans nuage: c'est la charité sans aucun mélange d'amour propre; c'est la vue de Dieu, non plus par image & en énigme, mais à découvert & face à face. C'est la jouissance entière & assurée d'un bien éternel & infini, qu'on aime ardemment, & pourtant sans inquiétude; qu'on possède toujours également, & pourtant sans aucun dégoût; c'est la félicité de l'homme, qui en sa substance est de même ordre, & de même qualité que celle de Dieu; parce que, comme Dieu seul peut se rendre heureux, & que son bonheur ne sauroit être inférieur à ce qu'il est, aussi il peut lui seul faire la félicité, & être tout ensemble la félicité des créatures raisonnables. Difons tout, en un mot, c'est Dieu même, qui nous rend semblables à lui pour nous rendre capables de ses communications éternelles, & nous faire jouir en notre corps & en notre ame, des biens divins & incompréhensibles, qu'il a préparés à ses Elus.

Si l'excellence du bien qu'on prétend, doit donc être la mesure de l'ardeur avec laquelle on se porte à l'acquérir,

qu'est-ce qu'avoir faim & soif de la justice ? Qu'est-ce que vouloir absolument se sauver ? C'est avoir une grande idée de son salut , en faire son principal soin & son affaire la plus importante. C'est recueillir tous ses souhaits , & réunir en ce seul point , toutes les forces & toutes les puissances de son ame. C'est songer soigneusement & assidûment à tous les moyens qui peuvent nous conduire à cette fin , dùt-il nous en coûter tous les plaisirs & toutes les douceurs de la vie. C'est rejeter comme de grandes disgrâces & de grands malheurs , tout ce qui peut avoir quelque opposition à ce louable dessein , quelque apparent & quelque avantageux qu'il puisse être selon le monde. C'est craindre de tomber dans l'oïveté & dans la mollesse , & s'exercer dans les vertus chrétiennes. C'est user du monde , comme si l'on n'en étoit pas , n'avoir rien à soi , lors même qu'on possède beaucoup , faire tout ce qu'on peut , & croire n'avoir jamais assez fait.

Vous croyez peut-être , MESSIEURS , que ce sont-là de pieuses exagérations , & que je vous fais une idée du Christianisme , telle que les philosophes en faisoient autrefois de leur vertu , ou de leur République. Mais peut-on assez acheter un bonheur qui n'a point de fin ? Quand il s'agit de s'unir à Dieu , peut-on porter ses devoirs trop loin ; & de quoi ne rend pas capable la force d'un noble désir , quand il excite une ame fidelle ? Expliquons cette vérité par les principes de la Religion , & par les paroles de Jesus-Christ même , qui doivent être la règle de notre conduite.

C'est une loi inviolable & éternelle , sur laquelle se fonde toute la discipline chrétienne , que notre principale & unique prétention doit être la possession du souverain bien ; que toute notre joie doit se rapporter aux espérances d'un heureux avenir , & nos souhaits à l'acquisition de l'éternité : que tous les biens créés étant d'un ordre inférieur , doivent être regardés comme des moyens dont il faut user avec modération , & non pas comme ces félicités absolues , dont il faille jouir avec attachement. La justice consiste à donner ainsi le prix & le rang à chaque chose selon qu'elle a été ordonnée de Dieu , & c'est à la sagesse à réduire ainsi tout ce qui nous convient à sa fin , ou à son usage légitime. Or c'est troubler cet ordre , que d'arrêter son désir principal à des choses créées & passagères ; c'est confondre les moyens avec la fin ; c'est établir son repos en un endroit

où il ne falloit que passer , & attribuer à la créature , un ordre de supériorité qui n'est dû qu'au Créateur , & mettre un objet de sa cupidité à la place de son salut.

Cependant, MESSIEURS, que font la plupart des hommes ? quel est leur désir , & quelle est leur fin ? l'un brigue une charge , & ne songe qu'à y parvenir , il cherche tout ce qui peut servir , il écarte tout ce qui peut nuire , il étudie tous les prétendans , diminue le mérite des uns , & grossit les défauts des autres ; tantôt il craint , tantôt il espère , & n'a pour toute fin que sa prétention. L'autre poursuit un procès , & ne pense qu'à obtenir un tribunal favorable , à prévenir ses Juges , ou par des raisons apparentes , s'il n'en a pas des solides , ou par des sollicitations puissantes , ou par des invectives contre ses parties. Il suppose ce qu'il peut gagner , il suppose ce qu'il peut perdre. Il se fatigue lui-même de mille chagrins , & de mille soins inutiles ? il fatigue tout ce qu'il rencontre d'un long & ennuyeux récit des circonstances ennuyeuses d'une affaire qui ne le touche que lui seul , & s' imagine qu'il n'y a rien d'important , ni rien au-delà de son procès. Celui-ci , & celle-là n'ont pour but que l'établissement de leurs familles ; leur vue ne va pas plus loin qu'à la fortune & au mariage d'un de leurs enfans ; ils examinent pour cela l'ancienneté de la noblesse , & plus encore la quantité de bien , & le degré de faveur de chaque maison , afin de faire une alliance considérable ; destinant les uns à l'Eglise sans discernement & sans vocation , afin de mêler à des richesses d'iniquité le patrimoine de Jesus-Christ ; forçant les autres par des dégoûts continuels , & par des persuasions violentes à se jeter par désespoir dans des Monastères , non pas pour s'y consacrer à Dieu , mais pour se sacrifier à l'ambition de leurs parens , & à l'élévation de leurs frères. Que dirai-je de ceux qui bornent tous leurs désirs à acquérir une vaine réputation par des actions éclatantes selon le monde ; à conserver une fragile fanté par des délicatesses affectées ; à remplir un esprit orgueilleux de curiosités inutiles ?

Toutes ces fins , & tous ces désirs tiennent dans notre volonté le rang qu'y doit tenir uniquement notre salut. Ainsi ce sont des dérèglemens essentiels par lesquels l'homme s'attache au monde , pour qui il n'a pas été fait , au lieu de se porter à Dieu seul , qui l'a créé , & qui seul peut le rendre bon & bienheureux. C'est-là ce que Jesus-Christ nous a sou-

vent appris dans l'Évangile : tantôt qu'on ne peut servir deux Maîtres, & qu'ainsi il faut réduire toutes nos actions à une unité de culte & de service : tantôt qu'une seule chose est nécessaire, & qu'ainsi nous devons rapporter tous nos soins & tous nos désirs à un seul : tantôt qu'il faut chercher sur toutes choses le Royaume du Ciel, c'est-à-dire, qu'il faut nous renfermer dans une unité de dessein, & conduire l'ouvrage de notre salut sans que rien nous en rebute, ou nous en détourne.

Quoi donc, direz-vous, faut-il demeurer dans le monde sans action & sans mouvement ? faut-il renoncer à tout ce qui nous convient, & qui nous est même nécessaire ? n'y a-t-il point de désir qui ne soit criminel, ni de bien qui ne soit défendu ? faut-il regarder le Ciel incessamment, & s'abandonner au hasard du reste ? Non, MESSIEURS, ce seroit tenter Dieu, dont la Providence nous conduit par les routes mêmes du monde. Les états & les offices de la vie, les talens & les avantages naturels ou acquis, les soins & les biens mêmes temporels, ne sont pas incompatibles avec le salut, si l'on les retient dans leur ordre, & dans leur usage. Il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité & la charité ; & comme la cupidité peut demeurer avec la foi, la charité peut subsister avec les biens de la terre, quand on les rapporte à celui qu'on espère dans le Ciel. C'est la règle que Jésus-Christ nous a prescrite : *Quarite primum regnum Dei, hæc omnia adjicientur vobis.* Comme s'il disoit, dit saint Chrysostome : Je ne veux pas qu'aucun bien vous manque, mais que vous préféreriez le plus grand aux moindres. Pourvoyez aux nécessités de cette vie, mais considérez l'importance de l'autre. Recevez les biens qui vous arrivent, mais adorez la main qui vous les donne. Il y auroit de l'orgueil & de l'imprudence à les refuser, il y auroit de l'injustice & de l'ingratitude à les aimer plus que celui qui les distribue. Je ne vous en interdis pas l'usage, je n'en retranche que l'inquiétude & l'attachement. Je consens que vous soyez riche, mais je veux préférablement à tout, que vous soyez saints. Réglez, si je vous ai mis sur le trône, mais que je sois le seul qui règne sur vous. Je veux bien vous combler de prospérités, mais j'en veux être la fin comme j'en suis le principe. Autrement, quel désordre seroit-ce, si vous estimiez plus les bienfaits que le bienfaiteur ? & si dans les grâces que je vous fais & dans les secours que je vous donne, au lieu d'être l'unique objet de

votre reconnoissance & de votre amour, je n'étois que le ministre de vos passions, & l'instrument de votre vaine gloire.

Ceux qui connoissent ainsi la dignité de leur fin, ne la perdent jamais de vue. Tout ce qui les y conduit, leur est agréable. La parole de Dieu ne les ennue point, parce qu'elle les instruit. La vérité ne les choque point, parce qu'elle les corrige. La prière ne les lasse point, parce qu'ils souhaitent ce qu'ils demandent. L'adversité ne les rebute point, parce qu'elle les détache du monde. La prospérité ne les enfle point, parce qu'ils attendent une autre gloire. L'humilité ne leur déplaît point, parce qu'elle produit leur élévation. La croix de J. C. ne leur pèse point, parce qu'elle les sanctifie, & qu'elle les sauve. Ils sont prêts à tout faire & à tout souffrir pour celui qui peut leur donner tout ce qu'ils aiment & qu'ils espèrent, parce qu'ils ont une volonté pleine & entière de l'obtenir.

Mais que cette ferveur est rare ! parlez à la plupart des Chrétiens des vertus nécessaires, & des devoirs essentiels de la religion, ils croient qu'on est trop austère, qu'on porte tout à l'extrémité, qu'on demande le plus pour gagner le moins. Ils prennent les lois de commandement pour des conseils de perfection. Ne pouvant ramener le monde au Christianisme, ils ramènent le Christianisme au monde, & se font une mesure de sainteté proportionnée à leur foiblesse. Je ne me pique pas, disent-ils, d'être si grand saint, je laisse aux dévots à porter la vertu si loin. Un peu plus ou moins avant dans le Ciel, il n'importe, pourvu que j'y sois. Je veux me sauver à la vérité, mais je ne veux précisément que me sauver. Illusion, MESSIEURS, illusion ; croient-ils que pour gagner le Ciel ce soit assez de ne faire point de mal ? croient-ils que ce ne soit pas déjà un assez grand mal que de ne pas faire tout le bien qu'on peut ? croient-ils que dans cet état de tiédeur & de négligence où ils sont, ils ne demeureront pas au-dessous même de la foible idée qu'ils ont de leur salut ? Ignorent-ils que Dieu ne donne pas ses grâces à ceux qui ne savent pas les estimer, que les habitudes chrétiennes comme les autres s'effacent insensiblement quand on ne les exerce pas, & qu'on n'est pas loin de devenir méchant, quand on craint d'être trop homme de bien.

Quand toutes ces raisons ne seroient pas considérables, je n'aurois qu'à vous dire que tout chrétien est obligé de tendre de toutes ses forces à la perfection. Nous sommes en

ce monde comme voyageurs , bannis de notre patrie , & dans la nécessité d'y retourner : *A longè aspicientes & salutantes , & confidentes , quia peregrini , & hospites sunt super terram* , dit l'Apôtre. Or , cet état de voyageur consiste à s'avancer dans les voies de Dieu , & rien n'y répugne tant que de demeurer oisif , & de s'amuser aux divertissemens qui se trouvent dans le lieu de notre exil. Outre cela le commandement que Dieu nous a fait de l'aimer de tout notre cœur , l'ordre que nous avons reçu d'être parfaits , comme notre Père céleste est parfait , l'abondance de justice que Jesus-Christ exige de nous par-dessus les Scribes & les Phariséens , l'attention & la vigilance perpétuelle qu'il recommande à ses disciples , ne sont-ce pas des obligations qu'il nous impose ? Il est nécessaire que comme il y a une partie de nous-même qui s'attache toujours à la terre , qui fait tous les jours de nouveaux progrès , & qui peut devenir invincible ; il est nécessaire , dis-je , que l'ame se fortifie , qu'elle s'observe , qu'elle agisse , qu'elle maintienne ses avantages & ses droits , afin que la cupidité diminuant , & l'amour de Dieu venant à s'accroître , la charité du second Adam consume les impuretés du premier. C'est-là avoir une volonté pleine & entière qui réponde à la dignité de l'objet. Il ne reste plus qu'à la rendre agissante & laborieuse , pour répondre à la récompense qui lui est destinée. J'ose demander encore un moment d'attention pour cette courte , mais utile partie de mon discours , où je recueille en peu de mots des réflexions très-importantes.

C'est un ordre établi de Dieu , que l'on n'arrive à la gloire qu'il a préparée à ses élus , que par le travail , par l'action , & par les souffrances ; soit parce que la gloire étant le fruit des souffrances de Jesus-Christ crucifié , nous devons l'acquérir par les mêmes voies qui nous l'ont méritée : soit que nous ne puissions entrer après notre mort dans le sanctuaire du Dieu de la pureté , qu'après nous être purifiés nous-mêmes par les saintes pratiques de la pénitence : soit que la Providence de Dieu ait voulu nous imposer la nécessité de travailler incessamment à notre salut , & nous exciter à accomplir toutes ses Lois par l'espérance de ses récompenses. Aussi toutes les expressions dont l'Écriture se sert , pour nous marquer cette gloire , renferment ce qu'il faut faire pour y parvenir. Car qu'est-ce que la gloire ? C'est une ré-

III.
POINT.

compense , il faut donc avoir travaillé ; avoir servi pour y arriver & pour l'obtenir. C'est la couronne de justice ; il faut donc avoir combattu & vaincu des ennemis pour la mériter : c'est le royaume des cieus , & Jesus-Christ nous apprend qu'il faut le conquérir ; c'est cette terre promise , où coulent des ruisseaux de lait & de miel : mais on n'y va que par les tribulations qu'on souffre dans le désert de ce monde. C'est enfin la béatitude de l'homme , mais cette béatitude en cette vie s'applique à la pauvreté , à l'humilité , à la patience : *Beati pauperes , beati mites , &c.*

Mais , ô foiblesse , ô lâcheté du cœur humain , & du cœur chrétien ! au lieu que la grandeur de la récompense nous devoit obliger au travail , la difficulté du travail nous fait renoncer à la récompense ; & plus touchés de quelques peines passagères , que de l'espérance d'une félicité qui est éternelle , au lieu de tout entreprendre pour la mériter , nous refusons de la mériter , de peur d'être obligés à rien entreprendre. Ainsi le désir que nous avons d'être heureux , n'est pas une impression de l'esprit de Dieu qui nous porte à chercher notre fin & notre bonheur souverain ; mais un simple mouvement de la nature , qui toute corrompue qu'elle est , ne laisse pas de rechercher son repos & sa félicité. Cependant il n'y a rien de si contraire à l'état du chrétien , rien qui intervertisse tant l'ordre de la Rédemption.

Pour comprendre cette vérité , MESSIEURS , remarquez avec moi que l'homme étoit tombé dans deux malheurs par le péché. Il avoit désobéi à Dieu , il étoit déchu de son innocence & devenu criminel. Ensuite il étoit tombé dans la misère & dans le tourment , & se trouvoit redevable à la justice de Dieu d'une punition éternelle. Pour le sauver de cet état , & le rétablir en celui dont il est déchu , Jesus-Christ a suivi le même ordre : il l'a sauvé premièrement du péché en le détournant du mal , le portant au bien , le sanctifiant , retraçant en lui son image ; & lui rendant la sainteté & la justice qu'il avoit perdue , il l'a rendu agréable à Dieu : Voilà la première partie du salut : la seconde est une suite de celle-ci. C'est qu'il l'a rétabli dans tous les droits qu'il avoit eus sur la béatitude dans l'état de son innocence , & lui a mérité cette gloire , qui est une suite de la sanctification. De-là il est aisé de comprendre que la première & la principale fin de la Rédemption , c'est de nous rendre saints & agréables à Dieu.

Dieu. En effet, lorsque l'Ange donne à Jésus-Christ le titre de Sauveur : ce n'est pas parce qu'il comblera le peuple de bénédictions temporelles, qu'il lui apportera la paix & l'abondance, qu'il le délivrera des misères; son premier dessein est de le délivrer de ses péchés : *Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.*

C'est à nous à travailler à notre salut, par le même ordre que Jésus-Christ y a observé. Nous sommes sans doute touchés du plaisir qu'il y a d'être au nombre des bienheureux que l'Eglise nous représente aujourd'hui; mais avons-nous le courage de les imiter? Ils n'ont commencé d'être glorieux, qu'après avoir été fermes & constans dans leur foi, ardens dans leur charité, patients dans leurs peines, humbles dans leurs conversations, infatigables dans leur pénitence : en quoi leur ressemblons-nous, & quelle raison avons-nous de ne leur pas ressembler?

Nous ne sommes plus, direz-vous, en ces bienheureux temps, où tous les Chrétiens étoient saints. J'avoue que nous sommes éloignés de la pureté des mœurs de nos pères, & que dix-sept cents ans écoulés depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, sont comme autant de degrés, par lesquels nous sommes, ce semble, descendus, & comme tombés de cette première perfection. Mais la main de Dieu est-elle accourcie? la loi divine, malgré la révolution des temps, n'est-elle pas immuable & éternelle? Y a-t-il un Jésus-Christ d'hier & d'aujourd'hui, disoit l'Apôtre, & n'est-il pas le même dans tous les siècles. Ne nous justifions pas aux dépens du public, & ne rejetons pas notre malice sur celle du siècle! il reste encore des âmes fidèles que le monde n'a point corrompues : pourquoi ne sommes-nous pas de ce nombre? pourquoi ne résistons-nous pas au torrent comme elles? Ecoutez cette sentence de l'Écriture : *Ne dicas, quare priora tempora meliora fuerunt quàm nunc sunt, stulta enim est hujusmodi interrogatio.* Gardez-vous de dire d'où vient que les premiers temps ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui? Cette demande est déraisonnable : car c'est jeter sur la conduite de Dieu, ce qui n'est causé que par le dérèglement de l'homme : les temps ne sont bons ou mauvais qu'à proportion que les hommes sont justes ou injustes. Ce sont leurs péchés ou leurs vertus qui sont les bons ou les mauvais jours, disoit saint Jérôme : ainsi ne demandons pas pour-

quoi les premiers temps ont été meilleurs que les nôtres ; demandons-nous plutôt à nous-mêmes , pourquoi nous ne sommes pas aussi bons que ceux qui ont vécu dans les premiers temps , puisque le même Dieu qui les a rendus Saints , est encore prêt à nous sanctifier , & qu'il a été & fera vrai en tout temps , que notre salut vient de Dieu , & notre perte de nous-mêmes.

Il est vrai , direz-vous ; mais j'ai beau vouloir être Saint comme eux , si Dieu ne me donne la même grâce qu'il leur a faite. Jugez-vous vous-mêmes : vous mettez-vous en état de l'obtenir cette grâce ? la désirez-vous avec ardeur ? l'espérez-vous avec confiance ? l'attendez-vous avec humilité ? la demandez-vous avec persévérance , la recevriez-vous avec joie ? la conserveriez-vous avec fidélité ? vous ne travaillez pas à l'obtenir , & il n'est pas juste que la paresse recueille , ce qui doit être le fruit du travail , & qu'elle soit récompensée , au lieu qu'elle mérite d'être punie.

Si vous me dites que ce travail est difficile , qu'il vous faudroit faire trop d'efforts sur vous-même , & passer par une longue suite d'actions peu conformes à votre état , où à votre humeur : je reconnois de bonne foi que les difficultés sont grandes ; mais les secours que vous avez , sont-ils moindres ? Dieu vous promet tant de fois dans ses Ecritures , qu'il vous conduira lui-même par la main , qu'il applanira les chemins difficiles , qu'il vous donnera un esprit & un cœur nouveau. Doutez-vous ou de la vérité de sa parole , ou de la puissance de sa grâce ? Pourquoi J. C. a-t-il répandu son sang ? pourquoi a-t-il institué les Sacremens ? pourquoi a-t-il envoyé le Saint-Esprit ?

Mais je veux que ces peines soient aussi grandes que vous les imaginez , j'atteste votre conscience , n'en souffrez-vous pas autant pour satisfaire vos passions , qu'il en faudroit pour faire votre salut ? Que n'entreprend-on pas pour s'avancer dans la fortune ? il faut veiller continuellement à ses intérêts , se rendre complaisant jusqu'à la bassesse , effuyer tous les chagrins qui accompagnent ordinairement les espérances & les fortunes douteuses. Il faut supporter les attaques de ses ennemis , les trahisons secrètes de ses envieux , les jalousies de ses égaux , les railleries de ses inférieurs , les caprices de ses maîtres ; encore leurs projets ne laissent pas d'être renversés par des révolutions imprévues , & par des jugemens secrets.

de la providence de Dieu, qu'ils nomment destin ou fortune, qui les éloigne pour jamais de leurs fins. Que ne fait-on pas pour la santé du corps ? On emploie toutes les forces de la nature, on achète tous les secrets de l'art. On se prive de tous les plaisirs, on souffre des incisions & des martyres, on abandonne une partie du corps pour sauver l'autre, & l'on perd sa vie, s'il faut ainsi dire, pour la conserver ; & cela pour vivre quelques jours de plus, pour voir, pour souffrir, & pour faire un peu plus de mal : & pour une vie solide dans sa puissance, éternelle dans sa durée, infinie dans ses biens, on se rebute d'un peu d'humiliation ou de pénitence.

Seigneur, vous qui changez les cœurs, & qui donnez, quand il vous plaît, le pouvoir & la volonté de vivre chrétiennement, faites en nous un changement qui soit digne de votre miséricorde. Rendez-nous dociles à votre vérité, flexibles à votre grâce, obéissans à votre loi, & dignes de vos récompenses. Formez en nous cette volonté forte qui fait mépriser les biens présens, & fait chercher les biens à venir. Formez en nous cette volonté pleine & entière qui fait qu'on s'attache constamment à vous, & qu'on ne désire rien au lieu de vous, ni rien hors de vous. Faites que nous devenions justes pour obtenir la couronne de justice, & que nous soyons insensibles aux charmes du monde, afin que nous puissions être rassasiés de vos douceurs spirituelles & célestes. Vous nous avez appris à vous faire cette prière : vous êtes mon Père, vous êtes mon Dieu, vous êtes le dépositaire de mon salut : *Ipse invocabit me, Pater meus es tu, Deus meus, & susceptor salutis meæ.* Vous êtes mon Père, que ne dois-je pas espérer de votre bonté ? Vous voulez me sauver. Vous êtes mon Dieu, qu'est-ce qui résiste à vos volontés ? Vous pouvez me sauver. Vous êtes le dépositaire de mon salut ; mon ame est entre vos mains, j'ose dire vous devez me sauver Vous n'avez pas commencé votre ouvrage pour le laisser imparfait. Si je suis fidelle à votre loi, vous ferez fidelle à votre parole. Je ne me défie pas de vous, mais je me défie de moi-même ; je ne crains pas que votre grâce me manque, mais je crains de manquer à votre grâce. Je vous demande donc, Seigneur, cette fidélité que vous demandez de moi, ce n'est que par vous que je puis être saint sur la terre, pour mériter d'être heureux dans le Ciel, que je vous souhaite, &c.